



## Prologue

### *Juillet*

On n'avait pas vu Carmen depuis un mois, et on commençait à trouver le temps long. Non pas qu'elle nous ait reléguées aux oubliettes quand elle s'était mariée. Non, elle n'était pas, comme tant d'autres, du genre à effacer tous les contacts de son portable et à tirer un trait sur ses vieilles copines. Simplement, elle s'était offert des vacances de ouf, comme on dit.

Des mauvaises langues prétendaient que sa nuit de noces avait duré quarante-huit heures, et qu'aussitôt après elle avait mis les voiles sans nous laisser le temps de lui souhaiter bon voyage. En réalité, c'était un chouïa plus compliqué. Elle et Barto venaient d'emménager, et ils voulaient que leur nouvelle maison soit parfaitement en ordre pour pouvoir profiter pleinement de leur petit nid d'amour quand ils rentreraient de leur lune de miel... de dix-huit jours. Neuf au Japon et neuf à Bali. Excusez du peu.

(Je tiens à préciser que ce n'est pas sa copine qui parle, là, mais la nana verte de jalousie qui sommeille en moi.)

Et donc, après ces dix-huit jours de vadrouille au bout du monde, elle était un peu à la ramasse à cause du jet-lag et en proie à des vertiges et des nausées qu'elle mettait sur le compte du décalage horaire et du manque de sommeil – même si certaines sources prétendent qu'elle était restée deux jours enfermée chez elle pour s'adonner aux joies de l'amour.

Mais passons. Après cela, elle était allée rendre visite à ses parents à la campagne, et ensuite à ses beaux-parents, pour ne pas faire de jaloux.

Et donc, un mois plus tard, nous étions en train de préparer cocktails et cacahuètes, impatientes d'entendre le récit détaillé (si, si, mon cher Barto, j'ai bien dit détaillé) de son voyage de noces, et de voir les photos que toutes les jeunes mariées adorent montrer.

Quand la sonnette retentit, Lola se leva de son coussin de sol et fila ouvrir. Moi, j'étais à la cuisine et Nerea installée, jambes croisées, sur le fauteuil.

J'entendis Carmen saluer Lola avec effusion, puis plus rien. Un épais silence. Nerea toussota. Craignant le pire, je sortis dans le couloir pour m'assurer que Carmen n'avait pas eu l'idée saugrenue d'amener Barto. Mais non. Je me retrouvai face à une Carmen tout sourire et légèrement plus enrobée; «légèrement» étant un euphémisme, vu la taille de ses lolos, qui débordaient de son corsage blanc qui mettait en valeur sa peau bronzée... et de son ventre, dont je ne parvenais pas à détacher mes yeux.

Après quelques secondes de sidération, je me repris et m'approchai pour la couvrir de baisers.

— Entre donc! Comment vas-tu? Raconte! On a hâte de tout savoir! Je te sers quoi?

Elle regarda tour à tour Lola, Nerea, puis son propre ventre.

— Je vous ai rapporté quelques petits souvenirs, nous dit-elle en ouvrant un sac qui contenait plusieurs paquets. Ce sont des kimonos japonais. Pour mettre à la maison, comme peignoirs, quand vous êtes en mode glamour érotique.

Le ton de sa voix était... tendu. Était-elle vexée par la façon dont nous la dévisagions (comme Lola continuait de le faire), ou pour une autre raison ?

Nerea se leva pour l'embrasser sur les deux joues et lui céder le fauteuil, qu'elle accepta sans façon. Avant que Carmen ait pu nous donner nos cadeaux, Lola balança tout de go :

— Mais, dis-moi, Carmenchou, c'est une impression ou tu as avalé une pastèque ?

Nerea et moi en restâmes bouche bée. Lola n'avait pas pour habitude de prendre des gants, mais là elle y allait carrément au karcher. Je crus que Carmen allait se lever et lui jeter les cacahuètes à la figure, mais elle se contenta de soupirer bruyamment. Puis, fixant sur nous des yeux immenses, légèrement paniqués, elle déclara :

— Eh, bien... Vous vous souvenez, la semaine dernière, quand je vous ai dit que je souffrais du décalage horaire et que... ?

— Tu t'es empiffrée de donuts parce que ça fait so-disant passer la nausée ? l'interrompt Lola.

Cette fois, je m'approchai suffisamment pour pouvoir lui mettre une claque le cas échéant.

— Ah, ah, très drôle ! sourit Carmen. Mais figure-toi que j'en suis déjà à quatorze semaines.

— Quatorze semaines de quoi ? demanda Lola le plus naturellement du monde.

Nerea faillit tomber de son coussin tandis que je plaquais mes deux mains sur ma bouche.

— Quatorze semaines de grossesse, Lola, enfin, précisa Carmen en se tapotant le ventre. Alors, forcément, ça commence à se voir.

— Je ne comprends pas, réitéra Lola, abasourdie.

— Je vais être maman. Et par conséquent, tu vas être tata.

### *Août*

Il était neuf heures quand Lola et moi sortîmes de chez Carmen et décidâmes d'aller finir la soirée à la terrasse d'un restaurant indien de Lavapiés<sup>1</sup>. Chemin faisant, on discutait des plats qu'on allait commander.

— Il faut absolument prendre des naans au fromage. Ces trucs sont à se damner. Une seule bouchée et tu montes direct au septième ciel.

Soudain son portable se mit à sonner. Elle s'arrêta de marcher, repoussa une mèche de cheveux et plaqua le téléphone sur son oreille.

— Où étais-tu passé, mon tigre ? Tu ne vois donc pas que je suis en manque !

Lola m'arracha la clope que je venais d'allumer pour tirer une taffe.

— Tu n'as pas idée comme j'aimerais te voir croupir dans une fosse pleine de crapauds et de serpents, reprit-elle en recommençant à marcher. Non, je ne suis pas avec Ray. Et si tu viens, je te promets que tu pourras me peloter les nibards. Je sais que tu en meurs d'envie.

Je lui lançai un regard effaré. Mais avec qui donc était-elle en train de parler ?

Abaisant son téléphone, Lola me chuchota à l'oreille :

---

1. Quartier multiethnique branché de Madrid.

— Ça t’ennuie s’il vient? Il y a genre un milliard d’années que je ne l’ai pas vu.

— Qui ça? demandai-je.

— Victor.

Je me sentis blêmir de la tête aux pieds.

— Je... je m’en vais, d’accord?

— Mais, Val...

— Je m’en vais. Sans rancune, OK?

Sans même prendre le temps de réfléchir, je fis demi-tour et m’éloignai aussi vite que me le permettaient mes talons. Une fois dans le métro, mes mains tremblaient si fort que je dus m’y reprendre à deux fois pour introduire mon ticket dans la machine.

Ce soir-là je reçus plusieurs coups de fil. Dont un auquel je ne m’attendais pas.

Lola, complètement remontée après que je m’étais sauvée comme une voleuse, m’appela pour me passer un savon. Je la laissai faire sans broncher. Qu’aurais-je pu dire pour ma défense, alors que j’avais pris mes jambes à mon cou lorsqu’elle n’avait que prononcé le nom de mon ex (qui se trouvait être son meilleur ami par la même occasion)?

Si Lola avait su comment s’était terminée sa fête d’anniversaire (et que j’en étais venue à la conclusion que Bruno était la seule option viable pour moi), elle se serait peut-être montrée plus compréhensive. Mais elle l’ignorait et je n’avais pas la moindre envie de le lui expliquer.

Et donc... motus et bouche cousue, je la laissai docilement me souffler dans les bronches, comme une gamine qui s’est fait prendre en train de chiper des bonbons.

Après avoir raccroché, je pensai que l’orage était passé, mais le téléphone se remit à sonner.

— Allô ? répondis-je, étonnée de recevoir un appel à une heure aussi tardive.

— J'espère que je ne t'ai pas réveillée, mais il faut que je te parle, annonça Victor d'une voix calme, mais ferme.

Je posai une main sur mon front et allai m'asseoir devant la fenêtre ouverte.

— Il ne faut pas que ce qui s'est passé aujourd'hui se reproduise, Valeria, ne serait-ce que par égard pour Lola. Mais ce n'est pas la seule raison. Nous devons nous comporter en adultes et tirer un trait sur toute cette histoire.

Les mots sortaient de sa bouche avec aisance, comme s'il savait exactement ce qu'il voulait dire et n'avait pas l'intention de s'éterniser sur un sujet qui, pour lui, était clos.

— Entre nous, tout est parti en vrille. Nous avons souvent fait fausse route, mais ce soir-là je me suis franchement senti mal.

— À cause de moi... ? balbutiai-je. Ce n'était pas délibéré en tout cas.

— J'imagine. Mais nous avons tous les deux pris une décision, Valeria. Je préfère être cash avec toi. Tu as choisi Bruno. Il est inutile de retourner le couteau dans la plaie.

— Tu as raison. Jusqu'à un certain point.

— Comportons-nous en adultes intelligents. Si nous traînons ces casseroles toute notre vie, nous allons fiche en l'air ce qui en vaut vraiment la peine.

— Le mieux serait d'entretenir une relation cordiale, déclarai-je sans y croire une seconde.

— Que tu n'aies pas envie de dîner avec moi et Lola, je peux le comprendre, mais que tu partes en courant comme tu l'as fait, non.

— J'ai pensé que c'était mieux ainsi, parce que vous aviez envie d'être ensemble et que j'étais de trop.

Victor soupira, et je fermai les yeux. Je songeai à ses lèvres gourmandes et l'imaginai assis chez lui, à la cuisine, et se passant une main dans les cheveux.

— Ça n'arrivera plus, affirmai-je.

— À partir d'aujourd'hui, si tu es d'accord, je propose que nous entretenions des relations cordiales.

— Je suis d'accord.

Nous observâmes quelques secondes de silence durant lesquelles je sentis comme une douleur sous ma peau. Ce n'était pas la première fois. J'avais le souffle coupé.

— Ne va pas t'imaginer que ça m'amuse, soupira-t-il. Je n'ai pas oublié les choses que je t'ai dites et que je t'ai promises. Pour moi, c'est on ne peut plus clair, Valeria, mais pour toi...

— On va se simplifier la vie, Victor. On va s'en tenir à une relation cordiale.



## 1

### Le début de la fin

*Deuxième semaine de janvier l'année suivante (six mois plus tard)*

Quand Carmen vint m'ouvrir, la pauvre choute avait l'air d'un semi-remorque. Pas grosse, mais juste très, très enceinte. Je lui décochai un grand sourire et elle leva les yeux au ciel. La grossesse ne lui arrangeait pas le caractère.

— Comment ça va ? dis-je en entrant et en refermant derrière moi.

— Tire-moi une balle. J'ai répondu à ta question ?

— Je crois que oui.

— Non, sérieux, tire-moi une balle. Barto t'en sera reconnaissant.

— Arrête de dire n'importe quoi. Viens t'asseoir. Tu veux que j'aille chercher quelque chose à la cuisine ?

— Oui, le couteau à découper le jambon pour me trancher la gorge.

Elle se laissa tomber de tout son poids dans un fauteuil.

— Carmen, s'il te plaît.



— Apporte-moi un verre d'eau, si tu veux bien. Et prends ce qui te fait envie – enfin, ce que tu pourras trouver. Aujourd'hui c'est *self-service*.

J'allai chercher deux verres d'eau.

— Il va falloir que tu arrêtes de me rendre visite, dit-elle en me toisant de la tête aux pieds. Sauf si tu tiens à me faire crever d'envie.

— Ah, oui, et pourquoi cela ? demandai-je en riant.

— Tu es trop parfaite, super sapée, et tellement... rayonnante.

— Rayonnante ? S'il te plaît, Carmen. Toi aussi, tu es belle à croquer. Enceinte, d'accord, mais tu n'as pas grossi du visage, ni des jambes. Tu as un ventre comme une montgolfière, mais c'est parce qu'il y a un bébé à l'intérieur.

— Plus vous me dites ce genre de trucs, plus je me sens moche et avachie.

— Ça ne devrait plus être très long.

Je lui tapotai l'estomac.

— Non, non, juste quelques semaines.

— J'espère que tu ne vas pas accoucher avant terme, comme certaines femmes, la première fois.

— Tu veux vraiment m'achever ? dit-elle en prenant son verre.

— Non, mais je pars rejoindre Bruno, dans les Asturies, jusqu'à mercredi... et je ne voudrais surtout pas manquer ça.

— Barto dit qu'il va naître vendredi et ma mère pense que c'est pour aujourd'hui.

— Et toi, tu en dis quoi ?

— Que s'il me fait poireauter jusqu'à vendredi, je lui tords le cou. J'en ai jusque-là. J'ai envie qu'il sorte une bonne fois. Ça suffit, maintenant, Gonzalo, sors d'ici

et laisse-moi disposer de mon propre corps ! dit-elle en s'adressant à son ventre.

— Tu sais par où sortent les bébés au moins ? m'es-claffai-je.

— Par là où ils sont entrés, si j'ai bonne mémoire.

Elle sourit, puis se renversa dans le fauteuil et posa ses pieds sur la table basse en soupirant profondément. Pauvre chérie. J'espérais de tout cœur que cette dernière semaine serait la plus courte possible.

Quand je rentrai chez moi, il faisait nuit noire, même s'il n'était que sept heures du soir. Il faisait un froid de canard et l'air était chargé de grésil. Non pas que je ne trouve pas la neige pittoresque et tout ça, mais je devais prendre l'avion le lendemain matin à six heures vingt et je n'avais pas envie de me retrouver bloquée à l'aéroport comme cela arrive dans ce pays dès qu'il se met à tomber deux malheureux flocons.

Je mis la cafetière en route, sortis ma valise de la penderie et commençai à plier les affaires que j'avais prévu d'emporter avec moi, comme ce déshabillé absolument indécent que Lola m'avait offert à Noël. J'avais une envie folle de le montrer à Bruno. Pour qu'il me l'enlève, naturellement, parce que ça faisait presque un mois que nous ne nous étions pas vus.

J'étais en train de me faire des films érotiques dans ma tête quand il y eut un coup de sonnette.

— Oui ? dis-je en me dirigeant vers la porte.

— Val...

Je me figeai sur place, telle une chatte qui se sent poussée dans ses derniers retranchements.

— Val ? répéta la voix.

En deux enjambées j'atteignis l'entrée. Je n'avais aucune raison de me cacher ou de tergiverser. J'ouvris la porte et

Victor parut, vêtu d'un costume sombre magnifiquement coupé et d'un pardessus de lainage gris. Je déglutis avec force et baissai les yeux sur ses Oxford noires, pour éviter le vert intense de son regard. Je ne connais pas beaucoup de femmes qui ne seraient pas tombées à genoux devant une telle apparition. Ce mec était un dieu. Je me ressaisis et souris bêtement malgré moi.

— Salut, me dit-il. Je tombe au mauvais moment ?

— Non, répondis-je un peu déconcertée. Entre. J'étais en train de faire ma valise. Je te sers un café ?

— Oui, je veux bien.

— Avec du lait et deux sucres ?

— C'est ça.

Je filai à la cuisine en me maudissant intérieurement. Pourquoi diable avais-je accepté que nous restions « amis » plutôt que de tirer un trait définitif sur notre relation ? Je ne voulais pas mettre Lola dans une situation impossible. Je devais me comporter en adulte responsable, surtout après que Victor m'avait appelée pour désamorcer la crise.

Notre conversation téléphonique m'avait donné à réfléchir. Ce n'était pas parce que nous avions rompu qu'il devenait forcément *persona non grata*.

Nous nous efforcions donc de maintenir le statu quo. Sauf que dernièrement, et comme par hasard, Victor faisait une apparition chaque fois que Lola et moi étions en virée. Pour moi, « rester amis » consistait à se dire bonjour, se faire la bise et se demander « comment ça va et toi », mais pas à s'appeler pour se prendre la tête à cause d'une relation qui n'a pas marché. La soirée d'anniversaire de Lola s'était achevée de façon pour le moins... conflictuelle, et je préférais oublier tout ce qui s'était passé après que Bruno était rentré à l'hôtel.

Au début, je n'avais même pas envisagé que Victor et moi puissions nous revoir un jour en tête à tête, mais lui avait apparemment une autre conception de ce qu'est une «relation amicale». À en juger par le message que j'avais reçu peu avant le mariage de Carmen, quelque chose clochait dans cette conception :

Je sais. Je t'ai dit que c'était la dernière fois. Mais j'ai besoin de te voir. J'ai besoin de sentir ton odeur. J'ai besoin que tu me regardes comme tu l'as fait ce soir-là. Reviens, s'il te plaît. Reviens parce que tu me manques. J'ai besoin de toi, un point c'est tout.

Bref, c'était tout sauf clair. Et voilà que ce soir, après des mois de confusion, d'ambiguïté et de prétextes fallacieux pour pouvoir se rencontrer, il se retrouvait chez moi. Du moins, jusqu'ici, avions-nous fait l'effort de nous voir en terrain neutre. Ni chez lui ni chez moi, de crainte de nous retrouver seuls et de nous souvenir qu'il y avait un peu plus d'un an nous étions encore en couple... et avions des projets.

Je sortis une tasse pour lui et une pour moi, et les plaçai sur la petite table de ce qui tenait lieu de séjour tout en observant Victor à la dérobée. Je le vis prendre un exemplaire de mon second roman autobiographique sur le lit et sourire avec mélancolie.

— Tu l'as lu ? demandai-je.

— Bien sûr. J'attends le troisième avec impatience, me dit-il avec une œillade suggestive.

Il devait se demander si notre petit secret avait été révélé au grand jour dans le prochain opus, ou si j'avais

passé sous silence le dénouement catastrophique de l'anniversaire de Lola.

— Je vais bientôt envoyer le troisième tome à l'éditeur. Il se pourrait qu'il sorte en mai.

— Tu ne me demandes pas comment j'ai trouvé celui-ci.

— Non, je préfère éviter les situations inconfortables, répondis-je en souriant.

— Dans ce cas, tu devrais éviter d'étaler tes dessous affriolants sur le lit.

Je saisis le déshabillé que m'avait offert Lola, un ensemble soutien-gorge et petite culotte en dentelle, ainsi que deux ou trois autres babioles et les fourrai en boule dans la valise, à l'abri des regards.

— Sacré veinard, murmura-t-il entre ses dents.

Nous nous fixâmes un instant l'un l'autre. Je l'avais parfaitement entendu, mais je fis mine de rien pour ne pas me sentir obligée de me justifier. *Niet*.

— Ton café, signalai-je, en espérant qu'il allait s'éloigner du lit.

D'une démarche féline, il s'approcha de la table basse et je lui emboîtai le pas.

— Et donc, que me vaut le plaisir ?

— Lola m'a dit que tu partais demain, et comme je passais dans le coin je suis monté pour te demander si tu avais besoin que je t'emmène à l'aéroport.

Je haussai un sourcil.

— C'est inutile.

— Tu vas prendre un taxi ?

— Comme toujours quand je dois partir d'aussi bonne heure, dis-je en souriant.

— J'ose espérer que tu te sens suffisamment en confiance pour me demander un service.

— Je le suis, répondis-je sans cesser de sourire, mais cette fois-ci ce ne sera pas nécessaire.

— OK, mais étant ton ami, il me semble normal de te rendre service de temps en temps.

— Oui, mais...

— À quelle heure est ton avion ?

Qu'avais-je donc fait au bon Dieu pour mériter ça ? En réalité, je le savais pertinemment et lui aussi. Celui qui ne le savait pas c'était Bruno, et mieux valait qu'il en soit ainsi. Pas étonnant que le tome trois de mon roman autobiographique ait hésité à paraître. Il contenait un chapitre complètement déjanté qui apparaissait ou disparaissait au gré des jours.

Armée de mon plus beau sourire, je vidai ma tasse de café d'un trait. Puis je m'adossai au mur et inspirai profondément pour me donner du courage.

— Victor...

— Tu vas me faire la leçon ? demanda-t-il avec un air de ne pas y toucher.

— C'est possible.

— Tu fais la tête de quelqu'un qui veut une explication.

— Ma tête est un livre ouvert à ce que je vois.

Sans me quitter du regard, Victor ôta son manteau, le laissa tomber sur le dossier du fauteuil, puis enleva sa veste, défit ses boutons de manchettes et retroussa ses manches. Nom d'un chien ! Il le faisait exprès, ma parole !

Après cela, il pinça soigneusement les plis de son pantalon et s'assit, sans cesser de me regarder dans les yeux.

— Eh bien, vas-y, parle.

Il saisit sa tasse et but une gorgée.

— Tu sais que tu es une tête de mule? lançai-je en riant.

— Pourquoi dis-tu cela?

— Arrête ton numéro...

Il rit à son tour.

— Comment cela?

— Ton numéro de strip-tease. De toute façon tu vas devoir m'écouter.

— Très bien, je t'écoute.

Je jetai un coussin à terre et m'assis face à lui.

— Bon. Si tu t'en souviens, nous avons décidé de nous en tenir à une relation amicale.

— Absolument.

— Pour moi, amicale ne veut pas dire intime. Je ne suis pas comme Lola. Je ne peux pas.

— Tu veux dire que je te mets mal à l'aise?

— Un peu – je cessai de sourire. Parfois, la situation est... bizarre. Et tendue.

— Valeria, nous sommes des adultes. Nous savons très bien ce qu'il y a entre nous.

L'enfoiré me décocha un sourire à la Cary Grant.

— Non, dis-je en secouant la tête. On était tout aussi adultes et on savait parfaitement ce qu'on faisait quand j'étais mariée. Et regarde comment ça s'est fini. En jus de boudin.

Victor leva les sourcils.

— Tu veux dire que tu n'es pas sûre de...?

— Je suis sûre de moi, lançai-je avec un sourire cynique. Là n'est pas la question. Simplement... je trouve cette situation ambiguë.

— Il n'y a pas de raison. On peut tout à fait être amis. Et je peux t'emmener à l'aéroport pour que tu ailles retrouver ton Jules; je te promets qu'ensuite je ne

vais pas pleurer pendant tout le week-end parce que tu es avec lui et pas avec moi.

Sa façon de sourire me procura une sensation étrange. On aurait dit que sa bouche avait le pouvoir de transformer mes paroles en jérémiades. Ma pauvre Valeria, tu te fais des films ! Comme s'il n'avait pas pu se taper toutes les nanas qui lui faisaient envie, des canons avec des jambes interminables et des nichons pointés vers le ciel.

— Bon..., présenté comme ça, enchaînai-je après ce court monologue intérieur.

— Tu comptes beaucoup pour moi. Je ne veux pas qu'on arrête de se voir sous prétexte que je ne peux pas te mettre dans mon lit.

Je relevai la tête et le regardai droit dans les yeux. Il ne pouvait pas avoir choisi cette phrase au hasard. C'était pratiquement mot pour mot ce qu'il m'avait dit un soir, à l'époque où j'étais encore avec Adrian.

— Détends-toi, dit-il en se renversant confortablement dans le fauteuil, sa tasse de café dans la main, sa cheville droite en appui sur son genou gauche.

Je restai quelques instants à contempler sans rien dire cette pose éminemment masculine. Comment Victor pouvait-il dégager un tel sex-appeal rien qu'en s'asseyant face à moi ? Ce mec exsudait la testostérone... J'aurais dû sortir mon appareil et le prendre en photo. On aurait dit un mannequin en train de poser pour *Vanity Fair*. Follement désirable et diablement gracieux tout en étant incroyablement viril. Mais...

Le problème n'était pas le sexe en soi, mais ce qui se cachait derrière. Si ça n'avait été que du sexe, nous aurions pu nous contrôler.

— À quelle heure est-ce que tu dois être à l'aéroport ? demanda-t-il en reposant sa tasse.



— À cinq heures et demie.

— Je passerai te prendre à... quatre heures et demie, ça te va? Comme ça, nous aurons le temps de prendre un café à l'aéroport.

— Non, non. Tu vas être obligé de laisser ta voiture au parking et ça va te coûter les yeux de la tête. Je n'ai pas envie que tu paies par-dessus le marché. Viens plutôt à cinq heures. Tu me laisses à la dépose-minute et tu t'en vas.

— D'accord. Dis-moi..., ça te dirait d'aller dîner quelque part?

Je réfléchis sérieusement à sa proposition pendant quelques secondes. Mais il était facile de deviner comment tout cela allait se terminer. Sortir dîner, rentrer tard avec un verre ou deux dans le pif et, pour finir, déclarer: «Ça ne vaut pas la peine que tu rentres chez toi, reste dormir ici...»

De toute évidence, Victor avait déjà tout prévu.

— Je n'ai pas fait ma valise et je dois encore envoyer mon article à la rédactrice en chef. (Un gros mensonge. J'avais jusqu'à la fin de la semaine prochaine pour l'envoyer.) Et puis il faut que je dorme un peu si...

— Bon, bon. Dans ce cas, on se retrouve demain à quatre heures et demie en bas, devant la porte.

— Cinq heures.

— Disons cinq heures moins le quart.

Il me décocha un clin d'œil, se leva, déroula ses manches de chemise et les reboutonna, remit sa veste puis saisit son pardessus... sous mes yeux éberlués. Nom d'un chien, comment faisait-il pour être aussi sexy?

— À demain, dis-je en souriant.

— Tu ne vas pas me faire la bise pour me dire au revoir?